

## Le Spleen de Paris, 12 juin 1866

Auteur : Baudelaire, Charles

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

1 Fichier(s)

### Les mots clés

[La Corde \(À Édouard Manet\)](#)

### Citer cette page

Baudelaire, Charles, Le Spleen de Paris, 12 juin 1866, 1866-06-12

Site *Édition numérique des poèmes en prose de Baudelaire*  
Consulté le 31/01/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/50>

Copier

### Informations sur le texte

Titre des textes « La Corde (À Édouard Manet) »

Nombre de textes 1

Pagination des textes p.3

Date 1866-06-12

Date exacte de la publication 12 juin 1866

Lieu de publication Paris

### Texte

Transcription diplomatique

Charles Baudelaire

Notre pauvre ami Charles Baudelaire va nous revenir, Ou plutôt sa mère et les excellents camarades qui lui ont donné des soins vont le ramener à Paris. La terrible maladie dont le poète a été frappé, nous l'avons dit dans le temps, est une

aphasie : comme tous les aphasiques, il comprend encore ce qui se dit autour de lui, mais il ne peut rendre sa pensée devenue indécise, flottante, incohérente ; il a perdu le vocabulaire ; la case de son cerveau, dont il avait fait un si riche trésor de mots, est maintenant vide comme la cassette d'un prodigue : cette tête, jadis si fertile en idées et en images ressemble aujourd'hui au placer épuisé dans lequel un mineur avide a oublié à peine quelques maigres pépites. Lui, cet intarissable canseur, ne plus pouvoir parler ! Lui, ce chaud coloriste, ne plus pouvoir peindre ! Lui, qui jouait avec la langue française comme le jongleur indien avec des poignards, ne plus retrouver un seul vocable de cette langue généreuse qu'il a tant aimée - et tourmentée ! Ah ! misère ! Et quelle poignante ironie dans ces vicissitudes !

Autre dérision du sort : l'esprit atteint profondément ne se relève pas ; le corps, au contraire, reprend ses anciennes forces doublées d'une vigueur / vigueur nouvelle : Il se venge des cruautés qu'a exercées sur lui l'intelligence qui l'avait dompté. A côté du penseur égaré, halbatrant des mots sans suite, la bête prosphère et triompà.

C'est horrible à dire : Baudelaire se porte bien !

? ! poor Yorick !

Mais à son tour l'esprit prend en revanche en se survivant dans ses œuvres : que lui importe que les ténèbres l'envahissent : il est immortel !

L'aphasie paralyse la langue et le cerveau : mais la pensée, naguère jetée dans le monde, continue à y rayonner.

C'est donc dans le passé qu'il nous faut désormais chercher le vrai Baudelaire, l'auteur des Fleurs du mal et des Excitants modernes. Ses ouvrages resteront chers aux lettrés, aux chercheurs, aux amants passionnés de la Muse, aux écrivains-artistes qui ne

Que de fois il s'est hasardé sur les déclivités des plus sombres précipices pour le seul plaisir de cueillir une fleur sauvage inconnue des botanistes ; l'abîme l'attirait, l'abîme nous l'a pris. Gardons-nous d'un pareil vertige, mais saluons très ? ceux qu'il a troublés ou perdus : / ; respectons les aigles foudroyés.

On va rechercher les moindres pages laissées par Baudelaire : elles sont d'autant plus précieuses qu'il s'est gardé d'éparpiller sa prose. Voici un morceau que nous venons de retrouver : il est tout à fait dans la manière du traducteur d'Edgar Poë, et le Baudelaire des anciens jours, celui que nous avons aimé, celui que nous regrettons y revit tout entier.

Alphonse Duchesne.

## LE SPLEEN DE PARIS

la corde

## A Edouard Manet

Les illusions - me disait mon ami - sont aussi innombrables peut-être que les rapports des hommes avec les choses. Et quand l'illusion disparaît, c'est-à-dire quand nous voyons l'être ou le fait, tel qu'il existe en dehors de nous, nous éprouvons un bizarre sentiment compliqué moitié de regret pour le fantôme disparu, moitié de surprise agréable devant la nouveauté, devant le fait réel. S'il existe un phénomène évident, trivial, toujours semblable, et d'une nature à laquelle il soit impossible de se tromper, c'est l'amour maternel : il est aussi difficile de supposer une mère sans amour maternel qu'une lumière sans chaleur ; n'est-il donc pas parfaitement légitime d'attribuer à l'amour maternel toutes les actions et les paroles d'une mère, relatives à son enfant ? Et cependant, écoutez cette petite histoire, où j'ai été singulièrement mystifié par l'illusion la plus naturelle.

Ma profession de peintre me pousse à regarder attentivement les visages, les physionomies qui s'offrent dans ma route, et vous savez quelle jouissance nous tirons de cette faculté qui rend à nos yeux la vie plus vivante et plus significative que pour les autres hommes. Dans le quartier reculé que j'habite, et où de vastes espaces gazonnés séparent encore les bâtiments, j'observai souvent un enfant dont la physionomie ardente et espiègle, plus que toutes les autres, me séduisit tout d'abord. Il a posé plus d'une fois pour moi, et je l'ai transformé tantôt en petit bohémien, tantôt en ange, tantôt en amour mythologique. Je lui ai fait porter le violon du vagabond, la Couronne d'Épines et les Clous de la Passion, et la Torche d'Eros.

Je pris enfin à toute la drôlerie de ce gamin un plaisir si vif que je priai un jour ses parents, de pauvres gens, de vouloir bien me le céder, promettant de bien l'habiller, de lui donner quelque argent, et de ne pas lui imposer d'autre peine que de nettoyer mes pinceaux et de faire mes commissions. Cet enfant, débarbouillé, devint charmant, et la vie qu'il menait chez moi lui semblait un paradis, comparativement à celle qu'il aurait subie dans le taudis paternel. Seulement, je dois dire que ce petit homme m'étonna quelquefois par des crises singulières de tristesse précoce, et qu'il manifesta bientôt un goût immoderé pour le sacre et les liqueurs : si bien qu'un jour où je constatai que, malgré des/ ses nombreux avertissements, il avait encore commis un nouveau larcin de ce genre, je le menaçai de le renvoyer à ses parents. Puis je sortis, et mes affaires me retinrent assez longtemps hors de chez moi.

Quels ne furent pas mon horreur et mon étonnement quand, rentrant à la maison, le premier objet qui frappa mes regards fut mon petit bonhomme, l'espiègle compagnon de ma vie, pendu au panneau de cette armoire ! Ses pieds touchaient presque le plancher ; une chaise, qu'il avait sans doute repoussée du pied, était renversée à côté de lui ; sa tête était penchée convulsivement sur une épaule ; son visage, boursouflé ; et ses yeux, tout grands ouverts avec une fixité effrayante, me causèrent d'abord l'illusion de la vie. Le dépendre n'était pas une besogne aussi facile que vous le pouvez croire. Il était déjà fort roide, et j'avais une répugnance inexplicable à le faire brusquement tomber sur le sol. Il fallait le soutenir tout entier avec un bras, et, avec la main de l'autre bras, couper la corde. Mais cela fait, tout n'était pas fini ; le petit monstre s'était servi d'une ficelle fort mince qui était entrée profondément dans les chairs, et il fallait maintenant, avec de minces ciseaux, chercher la corde entre les deux bourrelets de l'enflure, pour lui dégager le cou.

J'ai négligé de vous dire que j'avais vivement appelé au secours ; mais tous mes voisins avaient refusé de me venir en aide, fidèles en cela aux habitudes de l'homme civilisé, qui ne veut jamais, je ne sais pourquoi, se mêler des affaires d'un pendu. Enfin vint un médecin qui déclara que l'enfant était mort depuis plusieurs heures. Quand, plus tard, nous eûmes à le déshabiller pour l'ensevelissement, la rigidité cadavérique était telle que, désespérant de flétrir les membres, nous dûmes lacérer, et couper les vêtements pour les lui enlever.

Le commissaire, à qui naturellement je dus déclarer l'accident, me regarda de travers, et me dit : « Voilà qui est louche ! » ? sans doute par un désir invétéré et une habitude d'état de faire peur, à tout hasard, aux innocents comme aux coupables.

Restait une tâche suprême à accomplir, dont la seule pensée me causait une angoisse terrible. Il fallait avertir les parents. Mes pieds refusaient de m'y conduire. Enfin j'eus ce courage. Mais, à mon grand étonnement, la mère fut impassible : pas une larme ne suinta du coin de son œil. J'attribuai cette étrangeté à l'horreur même qu'elle devait éprouver, et je me souvins de la sentence connue : « Les douleurs les plus terribles sont les douleurs muettes. » Quant au père, il se commenta de dire d'un air moitié abruti, moitié rêveur : « Après tout, cela vaut peut-être mieux ainsi ; il aurait toujours mal fini ! »

Cependant le corps était étendu sur mon divan, et, assisté d'une servante, je m'occupais des derniers préparatifs, quand la mère entra dans mon atelier. Elle voulait, disait-elle, voir le cadavre de son fils. Je ne pouvais pas, en vérité, l'empêcher de s'enivrer de son malheur, et lui refuter cette suprême et sombre consolation.

Ensuite elle me pria de lui montrer l'endroit où son petit s'était pendu. « Oh ! non ! madame, - lui répondis-je, - cela vous ferait mal. » Et comme involontairement mes yeux se tournaient vers la funèbre armoire, je m'aperçus avec un dégoût mêlé d'horreur et de colère, que le clou était resté fiché dans la paroi, avec un long bout de corde qui trainait encore. Je m'élançai vivement pour arracher ces derniers vestiges du malheur, et comme j'allais les lancer au dehors par la fenêtre ouverte, la pauvre femme saisit mon bras, et me dit d'une voix irrésistible : « Oh ! monsieur ! laissez-moi cela ! je vous en prie ! je vous en supplie ! » Son désespoir l'avait, sans doute, me parut-il, tellement affolée, qu'elle s'éprenait de tendresse maintenant pour ce qui avait servi d'instrument à la mort de son fils, et le voulait garder comme une horrible et chère relique. - Elle s'empara du clou et de la ficelle.

Enfin ! enfin ! tout était accompli. Il ne me restait plus qu'à me remettre au travail, plus vivement encore que d'habitude, pour chasser peu à peu ce petit cadavre qui hantait les replis de mon cerveau, et dont le fantôme me fatiguait de ses grands yeux fixes. Mais le lendemain, je reçus un paquet de lettres : les unes, des locataires de ma maison, quelques autres des maisons voisines ; / : l'une, du premier étage ; l'autre, du second ; l'autre, du troisième, et ainsi de suite, les unes en style demi-plaisant, comme cherchant à déguiser sous un apparent badinage la sincérité de la demande ; les autres, lourdement effrontées et sans orthographe, mais toutes tendant au même but, c'est-à-dire à obtenir de moi un morceau de la funeste et béatifique corde. Parmi les signataires, il y avait, je dois le dire, plus de femmes que d'hommes ; mais tous, croyez-le bien, n'appartenaient pas à la classe infime et vulgaire. J'ai gardé ces lettres.

Et alors, soudainement, une lueur se fit dans mon cerveau, et je compris pourquoi la mère tenait tant à m'arracher la ficelle et par quel commerce elle entendait se consoler.

charles baudelaire.

## Analyse

DescriptionPrécédé d'un avertissement par Alphonse Duchesne : « Charles Baudelaire ».

## Information sur l'édition

Référence bibliographique*L'Événement*

Mentions légalesTexte de Charles Baudelaire : Domaine public

Contributeur(s)Pregnolato, Francesca (édition numérique et transcription)

Notice créée par [Francesca Pregnolato](#) Notice créée le 12/01/2023 Dernière modification le 07/08/2024

---